

CONCOURS D'ECRITURE 2022-2023



Copyright Collection Bernard Clavel Josette Pratte - DR

auquel ont participé les élèves de 3^{ème}
du collège Hélène Boucher de Chartres

Concours d'écriture du collège Hélène Boucher

2022-2023

Voici un extrait de roman :

« Arrivé devant le magasin, Julien cala sa bicyclette contre la bordure du trottoir. Sur la vitre, au-dessus du bec de cane, le nom du propriétaire : « Ernest Petiot » était peint en longues lettres inclinées, beiges et rouges, comme une grande signature trop soignée. En-dessous, en caractères plus discrets : « Pâtissier-Confiseur. Téléphone 128. » Les boiseries de la devanture étaient également beiges avec des filets rouges. Il n'y avait personne dans le magasin. Toute la vitrine de gauche, au fond tendu de velours vert, était occupée par des boîtes de bonbons et de chocolats. Au centre, imprimé sur bristol : « Roseaux du Doubs, spécialité de la maison. » Dans la vitrine de droite, beaucoup plus large et ouverte sur le magasin, il y avait seulement un grand plateau de croissants et un autre de petites brioches rondes et dorées.

Julien hésita un instant et regarda la rue en direction de la place Grévy. Une femme à tablier blanc et jupe sombre lavait le trottoir à grande eau devant un café. Plus loin, deux hommes parlaient. Dans la direction opposée, la rue semblait s'enfoncer en terre vers le centre de la ville, et se perdre entre les maisons les plus rapprochées. Plusieurs fenêtres étaient encore éclairées. De la boulangerie voisine, un garçon sortit, portant une hotte pleine de grands pains. Il se tenait un peu courbé en avant, les bras ballants. Julien le suivit des yeux en murmurant :

- Quand il arrivera au bout de la rue, j'entrerai. »

Vous devez rédiger une nouvelle dans laquelle vous insérerez ce passage. Vous placerez ce passage où vous le souhaitez : au début, dans le cœur de votre texte, ou en guise de fin.

Bien évidemment, il faut que votre texte soit cohérent avec le passage imposé.

Concernant la présentation de votre nouvelle, elle sera rédigée informatiquement et correspondra à la mise en page suivante :

- *Police : verdana, taille 12*
- *Interligne 1.5*
- *Marges étroites*

Bon courage à tous !

Sommaire

« La confidente »	page 5
« La couleur du chocolat »	page 8
« Une saveur unique »	page 12
« Où trouvez-vous l'inspiration ? »	page 15
« L'imaginaire ».....	page 19

La confidente

Arrivé devant le magasin, Julien cala sa bicyclette contre la bordure du trottoir. Sur la vitre, au-dessus du bec de cane, le nom du propriétaire : «Ernest Petiot» était peint en longues lettres inclinées, beiges et rouges, comme une grande signature trop soignée. En-dessous, en caractères plus discrets : « Pâtissier-Confiseur. Téléphone 128. » Les boiseries de la devanture étaient également beiges avec des filets rouges. Il n’y avait personne dans le magasin. Toute la vitrine de gauche, au fond tendu de velours vert, était occupée par des boîtes de bonbons et de chocolats. Au centre, imprimé sur bristol : « Roseaux du Doubs, spécialité de la maison. » Dans la vitrine de droite, beaucoup plus large et ouverte sur le magasin, il y avait seulement un grand plateau de croissants et un autre de petites brioches rondes et dorées.

Julien hésita un instant et regarda la rue en direction de la place Grévy. Une femme à tablier blanc et jupe sombre lavait le trottoir à grande eau devant un café. Plus loin, deux hommes parlaient. Dans la direction opposée, la rue semblait s’enfoncer en terre vers le centre de la ville, et se perdre entre les maisons les plus rapprochées. Plusieurs fenêtres étaient encore éclairées. De la boulangerie voisine, un garçon sortit, portant une hotte pleine de grands pains. Il se tenait un peu courbé en avant, les bras ballants. Julien le suivit des yeux en murmurant :

- Quand il arrivera au bout de la rue, j’entrerai.

Julien entra et se dirigea prestement vers la vitrine dans laquelle étaient disposées les pâtisseries. Au tintement du grelot de la porte d’entrée, une femme d’une soixantaine d’années sortit de l’arrière-boutique. Elle constata que le jeune garçon, obnubilé par les gâteaux, n’avait pas pris conscience de sa présence et en profita pour l’observer. Il pouvait avoir treize ans, mais sa maigreur faisait qu’il semblait littéralement mangé par ses vêtements. La luminosité de ses yeux trop clairs ne changeait rien à leur tristesse. Son sourire éclairait un visage pâle par ce qu’elle croyait n’être au départ que

de la gourmandise. Pourtant, elle eut soudain peur de comprendre. Elle chassa ses mauvaises pensées de son esprit.

-Que désirez-vous, jeune homme ?

Julien sursauta et remarqua le sourire bienveillant de cette femme, légèrement voûtée, coiffée d'un chignon d'où s'échappaient quelques mèches grisonnantes. Le garçon demanda une boîte de Roseaux du Doubs puis un éclair au chocolat, un Paris-Brest, une tarte au citron meringué et un Saint-Honoré. Il sortit de la pâtisserie et la femme le regarda attacher son carton sur son porte bagages.

Les jours passèrent mais madame Petiot n'oublia pas Julien. Aussi, lorsqu'il revint, elle fut touchée de revoir ce garçon famélique. Comme la fois précédente, il commanda une demi-douzaine de pâtisseries. Elle lui demanda pour qui étaient destinés ces gâteaux, Julien balbutia : « ...Pour moi... » Histoire de le retenir et comme c'était une heure creuse pour le commerce, madame Petiot l'invita à s'installer avec elle au salon de thé. Pendant que Julien engloutissait ses pâtisseries, tout en essayant de se contrôler, elle le questionna. Comment s'appelait-il ? Quel âge avait-il ? D'où venait-il ?

- Que fait ton père ?

- Oh... mon père...

Madame Petiot n'insista pas sur le sujet.

- Et ta mère ?

Ah... ma maman...je l'aime plus que tout au monde.

- Où est-elle ?

- Deuxième division, troisième allée... cimetière de Dole. Y a une cour ?!

Madame Petiot désigna une porte vers laquelle Julien se précipita. Quand elle le rejoignit, Julien vomissait en cassant son corps sec. Elle aurait pu lui dire que c'est parce qu'il avait trop mangé qu'il était malade mais, madame Petiot avait compris bien des choses. De retour dans le salon de thé, elle tenta de le faire parler. Ce n'était pas simple car Julien ne se livrait pas.

Mais par la tendresse qu'elle affichait, la pâtissière fut une bonne confidente.

Elle apprit le drame du garçon. Depuis toujours, il était le souffre-douleur de son père. L'homme n'avait jamais voulu avoir d'enfant. Julien était un poids pour lui. Alors, pour se venger, le père imposait sa rigueur presque militaire. Seule sa mère savait lui rendre la vie acceptable. Malheureusement, elle était décédée brutalement, laissant son fils aimé à sa bouleversante solitude et livré à lui-même. Plutôt que de soulager la peine de son fils comme un père devrait le faire en pareilles circonstances, l'homme laissa parler sa violence.

- Il ne te bat pas, au moins ? s'inquiéta la femme.
- De toute façon, il a toujours battu tout le monde. Je ne me pose aucune question sur la mort de maman.

Madame Petiot en savait assez pour aujourd'hui mais l'invita à revenir autant de fois qu'il en aurait besoin. Julien ne se fit pas prier. La femme était heureuse de voir arriver ce gosse fragile au regard clair et triste.

- Ton père sait où tu es ?
- Il sait même que vous êtes ma confidente et je m'en fiche pas mal.

Un jour, il ne vint plus. Madame Petiot s'inquiéta. Elle ne connaissait que son prénom. Comme un mauvais présage, elle feuilletait chaque jour la page nécrologique du journal local. Aussi, elle ne voulut pas croire à ce jeune Julien MARTIN, décédé à l'âge de 14ans.

Madame Petiot n'oublia jamais son regard.

Bien plus tard, lors d'un matin pluvieux, elle regardait la rue depuis le magasin, elle vit un homme prostré devant la vitrine. Son regard clair ne lui laissait aucun doute sur son identité. Elle s'approcha et crut lire un sourire désolé sur le visage de l'homme. De rage, elle tira le rideau.

La couleur du chocolat

La vie était monotone, grise, triste. Chaque jour se ressemblait, tout était pareil, le temps était comme figé. Fils de validateur de schémas en tous genres, Julien voyait, de l'unique fenêtre de sa chambre, une ville dénuée de sens, sans couleur. Il avait appris six ans plus tôt les rudiments du métier de ses parents qui, fatalement, deviendrait le sien. Un métier aussi ennuyeux que sa ville, pensait-il quelquefois. Il passait ses journées enfermé dans sa chambre encombrée de piles de paperasses qui recouvraient presque entièrement son bureau. Son travail consistait à tamponner des documents approuvés par ses parents. « Dans notre famille, on est validateur de schémas en tous genres depuis, oh... » répétait inlassablement son père. Toujours depuis sa fenêtre, il pouvait voir les rares passants hagards et fuyants. Les habitants ressemblaient à cette ville et semblaient s'en accommoder.

Différent, Julien était le seul à remettre en question cette vie ennuyeuse. Quotidiennement, il faisait son travail en se demandant quel était le but de tout ça ? Pourquoi était-il destiné à cette vie et pas une autre ? Pourquoi le temps lui semblait comme figé ? Et pourquoi le monde ne possédait pas de couleurs si le mot lui-même existait ? Tout cela le tourmentait. Si on le souhaitait vraiment, le monde pouvait-il changer ?

Par une journée banale, Julien se décida enfin à sortir. Il quitta l'appartement qui sentait le renfermé, descendit les escaliers et mit sa main sur la porte d'entrée. Son cœur battait d'excitation et d'appréhension. Il hésita encore un instant. Enfin, quand il ouvrit la porte, un courant d'air frais lui caressa le visage. Peu confiant mais curieux, il vit une bicyclette contre le mur de l'immeuble. Il l'emprunta et tenta de rouler avec. Après quelques chutes, il croisa deux hommes en gris sur leur vélo et constata qu'il suffisait de pédaler pour obtenir l'équilibre et avancer.

Les cheveux au vent, Julien fit plusieurs fois le tour de la ville. Il contourna la place Grévy et s'engagea dans la rue de Besançon. Du coin de l'œil, il vit

quelque chose d'inhabituel. Au milieu de la rue et entre les commerces en noir et blanc, se dressait une pâtisserie éclatante de mille couleurs.

Arrivé devant le magasin, Julien cala sa bicyclette contre la bordure du trottoir. Sur la vitre, au-dessus du bec de cane, le nom du propriétaire : "Ernest Petiot" était peint en longues lettres inclinées, beiges et rouges, comme une grande signature trop soignée. En-dessous, en caractères plus discrets : "Pâtissier-Confiseur. Téléphone 128." Les boiseries de la devanture étaient également beiges avec des filets rouges. Il n'y avait personne dans le magasin. Toute la vitrine de gauche, au fond tendu de velours vert, était occupée par des boîtes de bonbons et de chocolats. Au centre, imprimé sur bristol : "Roseaux du Doubs, spécialité de la maison." Dans la vitrine de droite, beaucoup plus large et ouverte sur le magasin, il y avait seulement un grand plateau de croissants et un autre de petites brioches rondes et dorées.

Julien hésita un instant et regarda la rue en direction de la place Grévy. Une femme à tablier blanc et jupe sombre lavait le trottoir à grande eau devant un café. Plus loin, deux hommes parlaient. Dans la direction opposée, la rue semblait s'enfoncer en terre vers le centre de la ville, et se perdre entre les maisons les plus rapprochées. Plusieurs fenêtres étaient encore éclairées. De la boulangerie voisine, un garçon sortit, portant une hotte pleine de grands pains. Il se tenait un peu courbé en avant, les bras ballants. Julien le suivit des yeux en murmurant :

-Quand il arrivera au bout de la rue, j'entrerai."

Dans la pâtisserie, Julien regarda chaque étagère avec la plus grande des concentrations.

- Bonjour mon garçon, que désires-tu ?

Julien se retourna et vit un vieil homme vêtu d'une veste et d'une toque blanche. Son visage se différenciait des autres personnes par deux bajoues roses et des yeux d'un bleu océan.

- Je voudrais un éclair s'il vous plaît.

- Lequel ?

- Le rouge.
- Ah oui ? Et où vois-tu un éclair rouge ?
- Bah là ! A côté de la tarte bleue !

Le pâtissier posa gentiment sa main sur l'épaule de Julien et lui dit :

- C'est bien mon garçon, dans cette période troublée où plus rien de ce qui est beau n'existe, tu connais le nom des couleurs mais pas leur signification. Viens avec moi.

L'énigmatique pâtissier entraîna Julien devant un meuble sur lequel trônaient des pots de confiture. Patiemment, en lui montrant fraise, abricot, cerise, figue, il lui expliqua les couleurs.

Avant de partir, Julien demanda :

- Pourquoi il n'y a qu'ici qu'on trouve de la couleur ?

Sans malice, le vieux pâtissier répondit :

- Tout est possible avec l'espoir.
- C'est quoi l'espoir ?

Le vieil homme lui tendit un chocolat praliné en forme de roseau ; c'était la spécialité de la maison.

- Tiens, c'est pour toi.
- Mais je n'ai rien. Pas d'argent, pas de ticket...
- C'est un cadeau. Ce chocolat spécial transforme la réalité. Avec, tu peux mettre des couleurs dans ta ville et dans ta vie. Régale-toi.

Julien quitta la pâtisserie, plein d'espoir. De retour chez lui, il resta des heures à contempler le chocolat. Dans le magasin, il était marron. Désormais, il n'était plus que gris.

Doutant des propos du vieil homme, Julien espérait tout de même que l'improbable se produise. Il mangea le chocolat et alla se coucher. Soudain, dans la rue, les murs furent dorés, verts et roses, les voitures n'avaient pas de roues, les passants portaient des tenues étranges, passant du costume d'Arlequin à celui de Cupidon. Le soleil était rouge écarlate et le ciel violet. Tout était sans dessus-dessous. Julien était comblé. Sautant de joie, il fit le tour du quartier puis courut jusqu'à la pâtisserie. Il voulait remercier son bienfaiteur... Il ouvrit les yeux...

Il en voulait tellement à cet homme d'avoir joué avec sa naïveté.

« Quel escroc, quel traître, et moi ? Quel imbécile de croire aux contes de fées. Ce vieux fou mérite d'entendre ses quatre vérités. »

Furieux, Julien se retrouva dans la rue sans prêter attention à son quotidien noir et blanc. Sa déception l'empêchait de voir un quelconque changement. Pourtant, le ciel se dégageait. Soufflés par le vent, les nuages se dissipèrent en laissant place à un ciel identique aux yeux du pâtissier. A cet instant, tout changea, se transforma et reprit ses couleurs.

Tous les volets s'ouvrirent en en joyeux fracas. Autrefois, hagards et fuyants les passants laissaient exploser leur joie.

Des cris et des chants animaient la rue. Julien ne comprenait ce qui était en train de se passer. Il avait pourtant encore le goût du roseau du Doubs.

Passant devant un kiosque à journaux, il s'arrêta sur le quotidien et se focalisa sur la date du jour :

8 mai 1945.

Une saveur unique

Arrivé devant le magasin, Julien cala sa bicyclette contre la bordure du trottoir. Sur la vitre, au-dessus du bec de cane, le nom du propriétaire : "Ernest Petiot" était peint en longues lettres inclinées, beiges et rouges, comme une grande signature trop soignée. En-dessous, en caractères plus discrets : "Pâtissier-Confiseur. Téléphone 128." Les boiseries de la devanture étaient également beiges avec des filets rouges. Il n'y avait personne dans le magasin. Toute la vitrine de gauche, au fond tendu de velours vert, était occupée par des boîtes de bonbons et de chocolats. Au centre, imprimé sur bristol : "Roseaux du Doubs, spécialité de la maison." Dans la vitrine de droite, beaucoup plus large et ouverte sur le magasin, il y avait seulement un grand plateau de croissants et un autre de petites brioches rondes et dorées.

Julien hésita un instant et regarda la rue en direction de la place Grévy. Une femme à tablier blanc et jupe sombre lavait le trottoir à grande eau devant un café. Plus loin, deux hommes parlaient. Dans la direction opposée, la rue semblait s'enfoncer en terre vers le centre de la ville, et se perdre entre les maisons les plus rapprochées. Plusieurs fenêtres étaient encore éclairées. De la boulangerie voisine, un garçon sortit, portant une hotte pleine de grands pains. Il se tenait un peu courbé en avant, les bras ballants. Julien le suivit des yeux en murmurant :

-Quand il arrivera au bout de la rue, j'entrerai."

Cela faisait des années que Julien n'était pas revenu à Dole. Il avait muri, peut-être même un peu vieilli, loin du Jura. Cela faisait également longtemps qu'il ne s'était pas retrouvé devant cette pâtisserie. Quand le garçon fut arrivé au bout de la rue, Julien prit son courage à deux mains et entra. Le parfum particulier du lieu lui donna l'eau à la bouche.

« - Que désirez-vous ? demanda la pâtissière. »

Julien n'hésita pas un instant :

« - Une brioche, s'il vous plaît. »

Comme la femme choisissait la plus dorée, Julien précisa :

« -Bien cuite.

-Comme celle-ci ?

-Vous n'auriez pas encore plus cuit ? »

Soudain sur la défensive, la pâtissière perdit son sourire commercial.

« - Monsieur ! à la pâtisserie Petiot, nous ne proposons que "du cuit à souhait".

- Et bien, je souhaite la plus cuite. »

Ronchonnant, la patronne partit dans l'arrière-boutique et revint avec un plateau rempli de petites brioches plus brûlées que bien cuites.

« -Voilà ! l'ouvrier les a sorties trop tard du four. Nous allons les jeter ...

-Elles sont parfaites ! Je vais en prendre une. »

Sidérée, la femme s'écria :

« -Après tout, le client est roi. Vous savez quoi ? Je vous l'offre à une seule condition : ne dites pas qu'elle vient de la pâtisserie Petiot.

-Merci Madame Petiot, dit Julien en sortant. »

Puis, reprenant sa bicyclette, Julien avança jusqu'à la place Grévy où se trouvait le cours Saint-Mauris. Il vit un banc et s'y installa, puis sortit la brioche de son sac et ouvrit son couteau suisse de famille. Il appréhendait la première bouchée, cette bouchée qui pouvait autant le réjouir que le bouleverser. Julien croqua la brioche et, sentant ses yeux se cristalliser, il les ferma...

Soudain, un gamin lui arracha sa brioche des mains et s'enfuit d'un rire moqueur.

« Sale mioche, ma brioche ! » hurla Julien, en enfourchant sa bicyclette.

Il suivit le petit voleur qui s'enfonça aussitôt dans la rue de Besançon. Voyant qu'il allait vite se faire rattraper par le cycliste, le gosse prit l'étroite rue Grilleton. Il eut quand même le temps de se retourner et tira la langue à Julien.

« Tu vas voir... Mon pied aux fesses quand je t'aurai attrapé ! »

Mais, accélérant la cadence, Julien heurta un trottoir, rue Dusillet, et s'étala de tout son long. Il se releva, un peu sonné, et constata que sa roue était tordue. Il abandonna son vélo et poursuivit à pied. Déjà, le garçon empruntait la rue Pasteur. Avant d'entrer dans une maison, il nargua encore Julien en croquant à pleine dent dans sa brioche. Suite à ça, il disparut. Rapidement devant la porte et énervé au plus haut point, Julien tambourina jusqu'à s'abimer les poings. Personne n'ouvrit. Dépité, il s'avança vers l'unique fenêtre qui donnait sur la rue et colla son front à la vitre.

Le petit garçon entre dans la cuisine. Aussitôt, il s'assoit à table et attend que maman lui serve son petit déjeuner. Face à lui, un bol en faïence bleue un peu ébréché sur le dessus. A côté, un pot de confiture maison recouvert d'une petite toile vichy. Maman remplit le bol de chocolat crémeux. Elle porte son habituel tablier rose qui se marie si bien avec ses cheveux blonds et fait ressortir ses yeux clairs. Elle sourit tendrement à son fils qui boit une première gorgée avant de se lécher les lèvres. Le garçon a faim : « Ton père arrive, j'entends la porte d'entrée. » Un homme, vêtu d'une veste et d'une toque blanche entre à son tour dans la pièce. Malgré la fatigue qui s'affiche sur son visage, il garde un sourire bienveillant. Il pose sur la table un sac en papier que le garçon s'empresse d'ouvrir. Soudain, son visage se décompose. Il boude. « J'en ai marre ! ici, on ne mange que de la brioche trop cuite. »

Papa ne dit rien. Il est un peu déçu de la réaction de son fils. C'est maman qui parle : « Tu sais, mon p'tit Julien, si tu manges souvent de la brioche c'est parce que papa rapporte les invendus de son travail. Monsieur Petiot est déjà bien gentil de les lui laisser. Tu es un peu injuste. Avoue que c'est quand même bon. » Le petit garçon acquiesce...

Julien rouvrit les yeux. En ce début d'automne, quelques feuilles tombaient déjà des grands arbres du cours Saint-Mauris. Toujours assis sur son banc, Julien mordit une deuxième fois dans sa brioche trop cuite.

Il le savait : jamais il n'avait rien mangé d'aussi bon.

Où trouvez-vous votre inspiration ?

Arrivé dans le magasin, Julien cala sa bicyclette contre la bordure du trottoir. Sur la vitre, au-dessus du bec de cane, le nom du propriétaire : « Ernest Petiot » était peint en longues lettres inclinées, beiges et rouges, comme une grande signature trop soignée. En-dessous, en caractères plus discret : « Pâtissier- Confiseur. Téléphone 128 ». Les boiseries de la devanture étaient également beiges avec des filets rouges. Il n'y avait personne dans le magasin. Toute la vitrine de gauche, au fond tendu de velours vert, était occupée par des boites de bonbons et de chocolats. Au centre, imprimé sur bristol : « Roseaux de Doubs, spécialité de la maison. » Dans la vitrine de droite, beaucoup plus large et ouverte sur le magasin, il y avait seulement un grand plateau de croissant et une autre petite brioche ronde et dorée.

Julien hésita un instant et regarda la rue en direction de la place Grévy. Une femme à tablier blanc et jupe sombre lavait le trottoir à grande eau devant un café. Plus loin, deux hommes parlaient. Dans la direction opposée, la rue semblait s'enfoncer en terre vers le centre de la ville, et se perdre entre les maisons les plus rapprochées. Plusieurs fenêtres étaient encore éclairées. De la boulangerie voisine, un garçon sortit, portant une hotte pleine de grands pains. Il se tenait un peu courbé en avant, les bras ballants. Julien le suivit des yeux en murmurant : « - Quand il arrivera au bout de la rue, j'entrerai. »

Comme son ventre criait famine, il poussa la porte et se retrouva dans la boutique. Il n'y avait personne. Il attendit un moment et regarda sur l'étagère les pâtisseries qui s'offraient à lui. Des flans, des sablés confiture, des éclairs au chocolat... sa faim décupla. Trouvant le temps long, il appela mais personne ne répondit. Une porte attira son attention. Il frappa doucement, colla son oreille mais n'entendit rien. Il hésita, puis entra.

Soudain, la lumière disparut comme si elle eut été avalée par un énorme gouffre. La pièce était imprégnée d'une forte odeur de sucre. Julien en

déduisit qu'il se trouvait dans le laboratoire de la pâtisserie. Tout au fond, son regard fut attiré par la lueur d'une bougie. Il s'approcha doucement, un peu inquiet, et vit une appétissante tarte aux pommes posée sur une table en or et en argent. La tarte à fine pâte dégageait une odeur douce et chaleureuse, en partie grâce à la cannelle qui la recouvrait entièrement. L'eau à la bouche, Julien ne la quittait pas des yeux. Il prit une tranche, délicatement, de peur de la casser et la porta à sa bouche. Il mangea avec plaisir mais bientôt, un goût étrange lui brûla la gorge. Soudain étourdi, il chercha la porte, sortit du laboratoire et revint dans le magasin. Il n'y avait toujours personne, alors il laissa ses jambes le guider en dehors de la pâtisserie. Dans la rue, Julien entendit des voix étouffées de part et d'autre. Ses oreilles bourdonnaient comme s'il était immergé dans l'eau, et tout à coup, marchant aveuglement, il heurta une femme âgée dont le visage lui était familier. Ses vêtements étaient délabrés, ses cheveux étaient en bataille mais son cou et ses poignets étaient ornés de magnifiques bijoux. Elle s'approcha de lui et lui chuchota d'une voix d'outre-tombe :

« - Attention aux choses qui vous entourent et ne faites confiance à personne ».

Ces paroles le laissèrent perplexe. La vieille femme sembla s'évanouir et, dans un état second, Julien continua son chemin. Arrivé chez lui, bouleversé par ce qu'il venait de vivre, le jeune homme se dirigea vers sa chambre, se posa sur son lit, puis s'allongea et se laissa emporter dans les bras de Morphée.

Le lendemain matin, les rayons du soleil transpercèrent ses rideaux et illuminèrent son visage. Il essaya de se rendormir mais finit par sortir de son lit. Julien appela sa mère ; aucune réponse, le néant. La maison était absente de toute vie humaine. Ce n'était pas dans les habitudes de sa famille qui était présente à l'heure du petit déjeuner. Devenait-il fou ? Histoire de se rassurer, Julien pensa que ses parents étaient sortis. Il voulut préparer son petit-déjeuner mais en ouvrant le frigo, il fut troublé de remarquer qu'il était vide.

Déseparé, Julien sortit de chez lui sans manteau, malgré le temps glacial du Jura.

Il n'y avait personne dans la rue. Julien continua de marcher à la recherche d'âmes qui vivent ; en vain. Il commença à se sentir nerveux et se mit à courir. Tournant la tête en tous sens, il cria à tue-tête en espérant que quelqu'un l'entendrait. Totalement épuisé, il s'assit par terre pour reprendre ses esprits. « Où sont les gens ? Où est ma famille ? Suis-je mort ? Est-ce réel ? » Une voix résonnait dans sa tête : qui es-tu ? Où es-tu ? Es-tu toi ou quelqu'un d'autre ?

« Cette vieille femme aux bijoux, je dois la revoir ! » se dit-il en se levant lourdement du sol. Il marcha vers la pâtisserie de la veille. Comme il l'espérait, la vieille femme balayait les feuilles mortes dans la rue déserte. Un tourbillon l'enveloppait.

Julien se rua sur elle.

« - Madame ! Vous souvenez vous de moi ? C'est Julien enfin... le jeune homme d'hier. »

La femme resta de marbre, en fixant le jeune homme. Cela énerva Julien qui, perdant toute mesure, prit la femme par les épaules et la secoua en lui criant de lui dire ce qui se passait.

La vieille femme sourit et répondit :

- Es-tu sûr d'être le vrai toi ?

Elle disparut, laissant place à une mélodie envoûtante. Julien semblait être étouffé par cette musique qui, subtilement, se mélangeait au goût de la cannelle. Il ferma les yeux. La musique persistait. « Fabien ! ». La musique persistait. « Fabien ! ». La musique s'arrêta.

Du bas de l'escalier, madame Delalande appelait son écrivain de mari. Depuis trois jours, Fabien Delalande tentait de conclure le roman qui le tenait en haleine. Assurément, sa femme ne comprenait rien à son travail. Comment pouvait-il revenir à la triste réalité lorsqu'il baignait en pleine fiction, fantastique d'autant plus.

- Qu'est-ce que tu veux ? s'agaça Fabien.
- T'as oublié que les Dupont viennent manger ce midi, va chercher un gâteau chez Petiot.
- Mais j'écris ! Tu peux pas y aller, toi ?

Madame Delalande explosa :

- Dis donc Fabien, je n'écris peut-être pas mais je fais le ménage, je prépare le déjeuner, je dresse la table... Tu pourrais quand même en faire un minimum.

Fabien soupira et éteignit sa lampe.

Dehors, tandis qu'il se dirigeait vers le centre de la ville, Fabien continuait à penser à son histoire. Comment Julien pouvait-il se sortir de la cinquième dimension dans laquelle son auteur l'avait plongé. Il ignorait pour l'instant quelle serait la chute de cette aventure.

- Vous êtes bien Fabien Delalande, le célèbre écrivain ?

Les passants lui posaient très souvent la même question :

- Où trouvez-vous votre inspiration ?

Et Fabien ne savait jamais quoi répondre.

Il arriva devant la pâtisserie Petiot et regarda un instant la vitrine avant d'entrer. En attendant son tour, il observa une porte étroite qui donnait peut-être sur le laboratoire.

- Qu'est-ce que ce sera pour monsieur Delalande ?

La pâtissière sortit Fabien de ses pensées. Il s'approcha d'un présentoir et désigna une tarte aux pommes à fine pâte dégageant une odeur douce et chaleureuse. De la cannelle la recouvrait entièrement.

- Je vais prendre cette tarte, dit-il sans l'ombre d'une hésitation.

En sortant de la pâtisserie, Fabien heurta une femme âgée dont le visage lui était familier. Ses vêtements étaient délabrés, ses cheveux étaient en bataille mais son cou et ses poignets étaient ornés de magnifiques bijoux.

- Madame ! Vous souvenez vous de moi ?
- Bien sûr, et je parie que vous voulez la suite de l'histoire.

Soudain une musique envoûtante retentit.

L'imaginaire

- Racontez moi, qui était Julien ?
- C'était un homme d'une vingtaine d'années que je croisais souvent quand j'allais faire mes courses. Il était grand, maigre et plutôt étrange. Le regard vide. Il n'impressionnait pas que moi.
- Dites-moi, quand vous êtes-vous rencontrés ?
- C'était un jeudi, à l'aube, si je me rappelle bien. Je me rendais au café du coin quand je le vis passer à vélo devant moi.
- Intéressant tout ça. Qu'est-il arrivé ensuite ? Quel était le comportement de ce fameux Julien ?
- Arrivé devant le magasin, Julien cala sa bicyclette contre la bordure du trottoir. Sur la vitre, au-dessus du bec de cane, le nom du propriétaire : « Ernest Petiot » était peint en longues lettres inclinées, beiges et rouges, comme une grande signature trop soignée. En-dessous, en caractères plus discrets : « Pâtissier-Confiseur. Téléphone 128. » Les boiseries de la devanture étaient également beiges avec des filets rouges. Il n'y avait personne dans le magasin. Toute la vitrine de gauche, au fond tendu de velours vert, était occupée par des boîtes de bonbons et de chocolats. Au centre, imprimé sur bristol : « Roseaux du Doubs, spécialité de la maison. » Dans la vitrine de droite, beaucoup plus large et ouverte sur le magasin, il y avait seulement un grand plateau de croissants et un autre de petites brioches rondes et dorées. Julien hésita un instant et regarda la rue en direction de la place Grévy. Une femme à tablier blanc et jupe sombre lavait le trottoir à grande eau devant un café. Plus loin, deux hommes parlaient. Dans la direction opposée, la rue semblait s'enfoncer en terre vers le centre de la ville, et se perdre entre les maisons les plus rapprochées. Plusieurs fenêtres étaient encore éclairées. De la boulangerie voisine, un garçon sortit, portant une hotte pleine de grands pains. Il se tenait un peu courbé en avant, les bras ballants. Julien le suivit des yeux en murmurant : « Quand il arrivera au bout de la rue, j'entrerai. »

- Mais quelque chose m'échappe, vous étiez forcément près de lui pour entendre ce qu'il a murmuré ?
- Oui, sûrement. Je crois même que j'étais collé à lui. D'ailleurs, nous regardions la vitrine et les roseaux du Doubs nous mettaient l'eau à la bouche. Vous avez déjà goûté ? C'est exquis. C'est la spécialité de la pâtisserie Petiot à Dole. Les gens viennent de loin pour en acheter...
- Peut-être mais ce n'est pas le sujet. Que s'est-il passé ensuite ?
- Je ne sais plus trop, j'ai tourné la tête et il n'était plus là. Je cherchais partout avec l'espoir de le revoir. Le parc, le centre-ville... En vain... Je ne sais plus... Tout est flou... Je ne sais pas comment cela est possible, qu'il disparaisse comme ça, sans laisser de trace. Cela m'obsédait, je ne pouvais penser à autre chose qu'à sa disparition... Je ne sais plus, s'il a disparu, s'il a fui ou... s'il est mort...
- Mort ? Que me dites-vous là ?
- Je ne sais pas, j'oublie tout... Je ne me rappelle que de quelques moments, brefs et flous, une seule couleur ressort...
- Ah oui, laquelle ?
- Le rouge, un rouge sang ou bordeaux, je ne sais pas mais cette couleur hante mes pensées tout autant que Julien...
- Mais si vous me parlez d'une couleur sang, c'est que vous savez des choses tout de même ?!
- Je ne comprends pas... je ne comprends plus... il est là... il me regarde... il me hait, il m'accuse, il me veut du mal, au secours, à l'aide, il approche, il me fixe, il va me tuer, il va se venger, je le sens, je le sais, je le vois, il rigole, il se moque de moi, de mon désespoir, de ma peur... Au secours, à l'aide, j'ai peur, j'ai peur !
- Calmez-vous monsieur Calais, il ne peut rien vous arriver.
- Ha ! On voit bien que vous ne le connaissez pas, il est prêt à tout, il me juge, ma condamnation approche, il me le dit, il me le crie, de toute son âme, il me méprise de tout son cœur !

Monsieur Calais commença à s'agiter. Soudain, il parla plus fort jusqu'à hurler, laissant échapper une bave blanche. Ses yeux se révoltèrent. Il tenta de s'arracher les cheveux avant de se jeter sur son interlocuteur. Pris de panique, l'autre s'époumonna :

- Sécurité !

Cinq hommes entrèrent alors dans la pièce et enfilèrent une camisole de force à monsieur Calais. Il fallut vingt bonnes minutes pour le calmer. Puis la conversation reprit.

- Monsieur Calais, vous allez m'écouter maintenant !

- Non, non il va me tuer, comme je l'ai tué...

- Vous l'avez tué ? Monsieur, racontez-moi en détails ce qu'il s'est passé.

- D'accord... Je vais vous expliquer... C'était un samedi, et encore une fois je retournais devant la pâtisserie avec l'idée de le retrouver... Comme d'habitude, il n'était pas là. Je rentrai alors dans le magasin pour acheter des roseaux du Doubs quand j'entendis une voix ; une voix que moi seul semblais entendre. Elle m'appelait, me demandait de la rejoindre. Pris de peur, je fonçais jusqu'à l'armurerie et me procurais alors un couteau de chasse. Je sortis du magasin... et c'est là que je le vis, dans toute sa splendeur : Julien était là. Je l'approchai alors, lui demandant où il était, pourquoi il avait disparu. Je lui posais toutes ces questions qui me hantaient depuis des mois. Mais lui ? Rien, pas un mot, pas un regard, pas une émotion sur ce visage si familier mais pourtant tellement inconnu. Il fixa le vide pendant quelques secondes avant de détourner le regard et de partir...

- Et ensuite ?

- Ensuite... Ensuite, pris d'une colère que je ne saurais décrire, je l'ai suivi, suivi pendant des heures et des heures, jusqu'à que l'on arrive dans une ruelle déserte, dans une ville inconnue ; enfin que je ne reconnaissais pas. Je lui adressais la parole mais il ne me répondait pas. Alors, cette même colère me revint et contraint par cette force qui me poussait à le chercher, cette même force qui m'avait poussé à le suivre... alors quoi ? Ses habits si blancs, si propres... rouges, ce même rouge qui me hante tout autant que lui, tout autant que cette voix, me poussant à faire des choses

horribles, abominables... Et pourtant, je ne regrette rien, c'était la seule façon de rester vivant.

- Je vois... Très bien Monsieur Calais, nous en avons fini pour le moment. L'homme sortit alors de la pièce. Totalement vidé par cet interrogatoire absurde, il s'arrêta devant le bureau du directeur de l'établissement.

- Je n'ai rien compris, il parlait de choses aberrantes, inexistantes...
- Je vous l'ai dit, commissaire, la schizophrénie est une maladie incohérente en elle-même, ils vivent dans l'imaginaire.
- Je vois ça. A demain.
- A demain, monsieur le commissaire.

Le policier sortit de l'hôpital psychiatrique. Il marcha un moment puis monta dans sa voiture.

Si les aveux de meurtre de monsieur Calais n'avaient été que formalité, pour ce qui était du mobile, il allait falloir du temps. Pourtant, vu son état, ce pauvre homme ne risquait rien. Enfin, tant que le directeur de l'hôpital acceptait ses interrogatoires officieux, tout était encore possible.

Avant d'aller retrouver son foyer, il attrapa le petit paquet qui se trouvait sur le siège passager. Il l'ouvrit et avant de déguster un roseau du Doubs, il lut le petit mot accompagnant les chocolats.

« Cher ami,

Ce pauvre monsieur Calais n'en a plus pour très longtemps.

Bonne dégustation.

Julien »